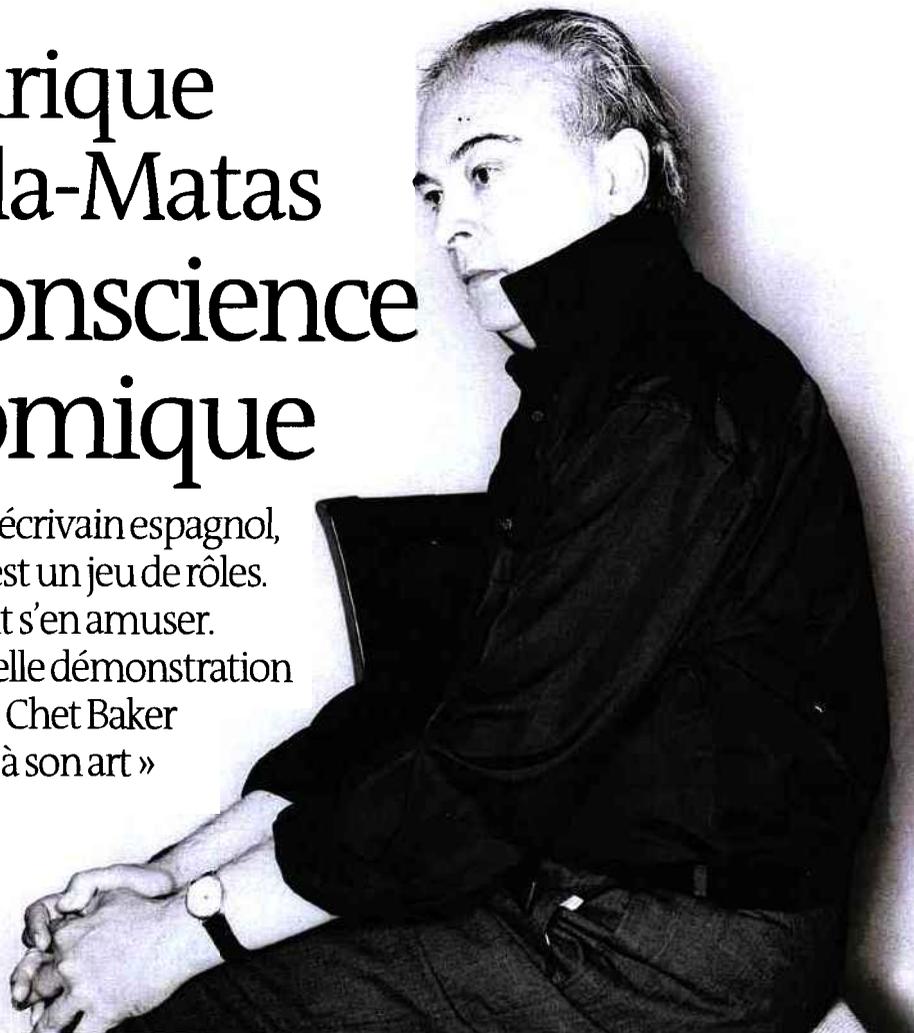




Enrique Vila-Matas Conscience comique

Pour l'écrivain espagnol,
la vie est un jeu de rôles.
Autant s'en amuser.
Nouvelle démonstration
dans « Chet Baker
pense à son art »



OLIVIER ROLLER



FLORENCE NOIVILLE
ENVOYÉE SPÉCIALE À BARCELONE

Il voient des choses, les écrivains. Des choses que nous ne voyons pas. D'où leurs regards étranges, halluciné (Kafka), perdu (Woolf, sous l'objectif de Gisèle Freund) ou comme tourné vers l'intérieur (Beckett)... On songe à ces paires d'yeux célèbres en ouvrant le dernier livre de Vila-Matas, *Chet Baker pense à son art*. La première page est une photo où il apparaît, lui, le petit Enrique, plongé dans un illustré. Quel âge peut-il avoir ? 9, 10 ans ? Il a une cravate, l'air intensément concentré, et son regard nous accroche immédiatement. Il y a quelque chose d'hypnotique sous ces sourcils en pointe. Des yeux noirs qui veulent tellement rentrer dans la page qu'ils vont finir par la crever.

« Je me trouve très beau », dit Vila-Matas. Nous sommes chez lui, près des jardins de Paula Montal, à Barcelone. Installé dans un canapé rouge, l'écrivain découvre les épreuves de son ouvrage en français. Nous parlons de Paris, du temps où il logeait dans une chambre de bonne prêtée par Marguerite Duras. « Après avoir vécu à Paris, on est incapable de vivre ailleurs, y compris à Paris. » Nous revenons à la photo. Ne le résume-t-elle pas tout entier ? Lui qui, depuis l'enfance, considère la lecture comme « une séance continue d'émotions » ? Lui pour qui la littérature est un narcotique puissant ? Lui, « l'homme-livre »... Mais on n'en saura pas plus. Il se trouve très beau, c'est tout. Est-ce du lard ou du cochon ? Impossible de savoir, avec Vila-Matas. Depuis toujours, l'écrivain entretient

avec le sérieux et la vérité des rapports qu'il qualifie de « désinhibés ». Faux-vrai ou vrai-faux, c'est tout comme. Dans les années 1960, alors qu'il travaillait comme journaliste, il bidonnait déjà ses interviews (Rudolf Nureiev, Anthony Burgess, Patricia Highsmith...). « A la fin, j'avais tellement peur de me faire démasquer que je me suis viré moi-même », raconte-t-il dans les passionnants entretiens qu'il a accordés à son traducteur, André Gabastou (*Vila-Matas, pile et face*, Argol, 2010).

Par la suite, dans ses livres – *Abrégé d'histoire de la littérature portative*, *Bartleby et compagnie*, *Imposture*, *Le Mal de Montano*... tous chez Christian Bourgois –, il n'a plus cessé de parodier des formes. De trafiquer des citations. De se contredire volontairement. De se situer à cheval entre la fiction et l'essai, la réalité et le songe, le moi et l'autre... Dr Vila y Mr Matas.

Entre la fiction et l'essai, la réalité et le songe, le moi et l'autre...

« J'ai connu des gens qui ne présentent qu'un seul visage, souligne l'écrivain. Ce sont ceux qui me font le plus peur. Un jour ils découvrent qu'ils ne sont pas ce qu'ils croient être. Dans mon Journal volubile, je dis que le monde est une pièce de théâtre où nous avons tous des phrases à dire et un rôle à jouer. Certains acteurs, comprenant qu'ils sont dans une œuvre, continuent de jouer. D'autres, scandalisés, tentent de quitter le plateau. Ils se trompent. Hors de la scène, il n'y a rien. Rien d'autre à l'affiche. Tout ce qu'on peut faire, c'est continuer à jouer. Mais peut-être avec une nouvelle conscience, une conscience comique... »

Dans *Chet Baker...*, un écrivain s'interroge sur son rôle, justement. Avec cette même « conscience comique ». A quoi sert-il ? Comment doit-il écrire ? Comme Joyce ou plutôt comme Simonon ? Qu'attend-on de lui aujourd'hui ? Réalisme littéraire ou expéri-

mentalisme radical ? Attend-on même encore quelque chose... ? Il est minuit, dans une chambre d'hôtel, à Turin. L'homme – un des doubles innombrables de Vila-Matas – écoute en boucle l'« hymne gothique » de Bauhaus *Bela Lugosi's Dead*, et se demande s'il peut exister un lien entre « des genres littéraires d'autrefois » qui seraient, dit-il, « lisibles », et « la plus neuve, la toute dernière perception du monde » – ce qui le conduira à se demander si un artiste trahit nécessairement ses exigences en se rendant accessible au plus grand nombre.

D'une certaine façon, le livre pourrait se résumer à cela : Vila-Matas nous fait entrer dans sa chambre d'hôtel, il referme la porte, accroche l'écriteau « Prière de ne pas déranger », et nous invite au voyage (la scène se passe précisément là où Xavier de Maistre a composé son *Voyage autour de ma chambre*, en 1795). Les amateurs d'action passeront leur chemin. Les autres, ceux qui trouvent du charme aux expéditions nocturnes et insolites, oseront l'aventure. Elle en vaut la peine. Au début, on tâtonne. L'auteur lui-même semble incertain du but à atteindre. Il improvise, digresse, revient en arrière, nous entraîne sur des lacets sinueux où s'entremêlent souvenirs personnels, touches d'autoportrait, références en tout genre... Et puis il retombe sur ses pieds. C'est à dire sur le thème du voyage. Plutôt Joyce ou plutôt Simonon ?

Curieusement, on n'a pas besoin d'être soi-même taraudé par la question pour apprécier le paysage. Depuis longtemps, on est sous le charme. Intelligence, humour, espièglerie... On a lâché prise, on se laisse porter. C'est un peu comme en montagne. L'air est bon, vivifiant. Et la marche d'approche finit par devenir plus grisante, au fond, que la perspective de l'arrivée au refuge. De refuge, d'ailleurs, il n'y aura point. Nulle certitude à laquelle se réchauffer. Juste un constat : la réalité, quelle que soit la façon dont nous tentons de l'agripper, est « barbare, brutale, muette, fragmentaire et sans signification ».

« Inénarrable en somme. On pense à Beckett. La réalité n'existe pas. C'est la cause de notre détresse.

Vila-Matas réfléchit « Oui. Il est possible que le thème du livre soit cela. L'étrangeté, l'exil. L'innocence littéraire impossible. Cet homme qui voudrait que la littérature s'incarne à la lumière de la nuit... et qui échoue, par définition ». On note qu'il dit : « Il est possible ». Sous-entendu, il est possible que le centre (introuvable) du livre soit complètement autre chose. Un temps en suspension. Un moment d'émotion dans la nuit italienne... De toute façon, libre à chaque voyageur de se fabriquer son propre thème.

Pour Enrique Vila-Matas, il y a deux sortes de livres. Ceux qu'il associe à « une sorte de bruit désagréable et persistant dans la pièce d'à côté ». Et ceux qui, sans qu'on sache toujours pourquoi, « transmettent du bonheur ». C'est le cas dessiens. Même sises voyages tournent en rond, si ses chemins ne mènent nulle part, on ressort toujours ragaillard d'un ouvrage de Vila-Matas. Dans la « matière instable » de sa littérature, on finit par se faire un nid et par s'y trouver bien. « Au fait, précise l'écrivain au moment de vous raccompagner, vous avez noté que Turin, dans le livre, est entièrement imaginée ? J'avais vu une photo, c'est tout... » Puis, devant l'ascenseur « Pour vous, c'est pareil. Cette interview, sentez-vous libre de complètement la réinventer » ■

Florence Noiville

CHET BAKER PENSE À SON ART
(Chet Baker piensa en su arte),
d'Enrique Vila-Matas,
traduit de l'espagnol par
André Gabastou, *Mercure* de
France, « Traits et portraits »,
176 p., 18,80 €.

Espagnol, Enrique Vila-Matas ? Sans doute, mais plus encore européen, à travers son admiration pour Perec, Joyce, Pessoa, Zweig...

Ecrivain sans frontières

ÉCLAIRAGE

FABIENNE DUMONTET

Une grande part de l'œuvre d'Enrique Vila-Matas est ancrée dans une géographie espagnole très resserrée, un périmètre barcelonais défini par quelques traits du quartier de Gracia, où l'écrivain a passé la majeure partie de sa vie le passage Sant Joan, la place Rovira, la rue Rosellon.

Il partage certains de ces lieux, dans l'histoire de la littérature espagnole contemporaine, avec le grand romancier Juan Marsé, son aîné de quinze ans et voisin, qui a, avant lui, rendu le quartier célèbre dans ses fictions. De cet intimidant voisinage avec un auteur qu'il admire sans adopter pour autant son esthétique, Vila-Matas s'amuse dans son roman *Dublínca* (Bourgeois, 2010) où son personnage, Samuel Riba, croise Juan Marsé et lui jette, troublé par les théories françaises et américaines en vogue : « *C'est vrai que l'auteur est mort ?* »

Autant dire qu'il vaut mieux ne pas limiter l'œuvre de Vila-Matas à un dialogue avec ses compatriotes ni à cet étroit périmètre hispanique Car, même s'il fait grand cas de certains auteurs espagnols, qui figurent en bonne place dans sa bibliothèque – Ramon del Valle-Inclan, Pio Baroja, Ramon Gomez de la Serna ou Salvador Dalí, par



Enrique Vila-Matas
enfant.

exemple – et parmi ses amis – comme José Carlos Llop ou Ignacio Martínez de Pison –, sa littérature s'échappe de ce territoire et les affinités de ce grand lecteur vont bien au-delà du cercle national

Vers la France, d'abord, où il vécut deux années de jeunesse, dans une chambre de bonne louée à Marguerite Duras, anecdote centrale de son roman *Paris ne finit jamais* (Bourgeois, 2004) Vila-Matas connaît sur le bout des doigts la culture francophone Georges Perec, Raymond Queneau, André Breton, Marcel Duchamp ou Sophie Calle, mais aussi Valéry Larbaud, Julien Gracq ou Georges Siméon, ont droit à nombre d'hommages dans ses livres, et il leur abandonne avec joie son terrain de jeu catalan. Un exemple parmi cent : « sa » place Rovira, vue à travers des yeux peréquiens dans deux chroniques urbaines du recueil *Mastroianni-sur-Mer* (Passage du Nord-Ouest, 2005). Il y parodie le célèbre texte descriptif de Georges Perec sur la place Saint-Sulpice, « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien ».

Les affinités de ce grand lecteur vont bien au-delà du cercle national

Mais Vila-Matas, qui pourfend l'illusion de toute « identité unique et compacte » de soi, ne se prive pas non plus de brocarder le démon de la théorie française, amoureux de la synthèse, et revendique une filiation littéraire plus ramifiée encore pour son œuvre. Cars s'il fallait lui trouver une unité, elle serait justement dans la perte de celle-ci. Il faudrait la lier au « coup de sifflet » vers la dispersion de soi que lança le Portugais Fernando Pessoa, avec sa pratique des noms d'emprunt. Ou encore au deuil que fit l'Autrichien Robert Musil d'une restitution pleine et limpide du réel par le récit, en ce même début du XX^e siècle. Peut-être doit-on encore remonter à un Montaigne perplexe, bataillant avec les multiples images de lui-

même, si l'on en croit le très beau *Journal volubile* (Bourgeois, 2009) dans lequel Vila-Matas médite sur la biographie que Stefan Zweig a consacrée à l'auteur des *Essais*. Mais à côté de ces écrivains de la Mitteleuropa que sont Musil, Zweig, Kafka, Sebald ou le Polonais Witold Gombrowicz, Vila-Matas, membre de la société littéraire des « Finnegans » (apparue dans *Dublinsca* et dont on trouve des échos dans *Chet Baker pense à son art*) et à l'origine de la confrérie des « shandys » amoureux de poésie dangereuse (dans son *Abrégé de littérature portative*, un de ses premiers succès), doit aussi beaucoup à l'héritage européen anglophone, celui des Irlandais James Joyce, auteur de *Finnegans Wake*, ou Laurence Sterne, créateur de *Tristram Shandy*. C'est là qu'il trouve de « nouvelles formes insolites », capables de recréer, autour de ce « féroce "je" européen » qu'il évoque dans *Dublinsca*, de nouvelles

communautés fondées sur des affinités littéraires. Quitte à ce que le continent américain, un autre de ses pôles d'inspiration, lui en renvoie l'héritage par de nouveaux biais, comme Herman Melville, inspirateur de son *Bartleby et compagnie* (Bourgeois, 2002), ou bien ses pairs d'Amérique latine – le Guatémaltèque Augusto Monterroso, le Chilien Roberto Bolaño, le Mexicain Sergio Pitlor, et bien sûr feu Borges, entre autres

Rien ne résume mieux la complexe identité européenne de Vila-Matas qu'une anecdote rapportée dans son *Journal volubile*. L'écrivain Claudio Magris, grand penseur des cultures et de l'humanisme européens, devait poser pour des photographes à Madrid. Il le fit, avec, sur le dos, le pardessus de Vila-Matas qu'il avait emprunté par mégarde. Depuis, l'écrivain espagnol, ému de ce hasard, va portant son manteau et disant : « Je m'appelle Magris, comme tout le monde. » ■

Vila-Matas - Adami, échos plastiques

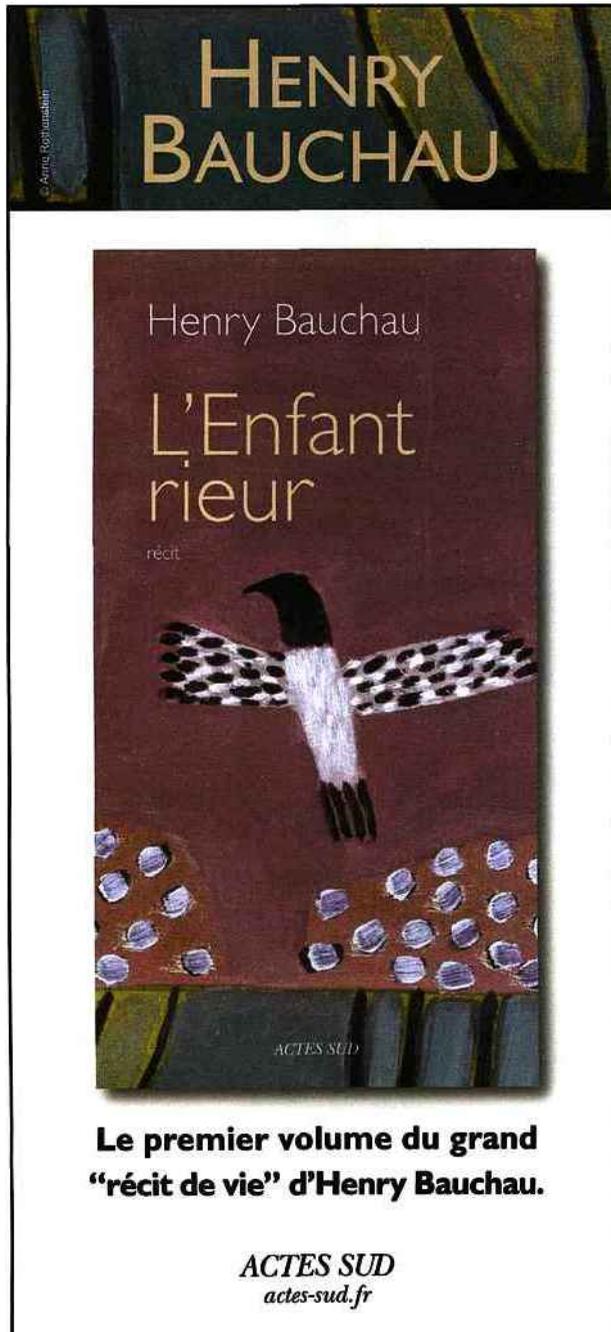
Parmi les INCONDITIONNELS de Vila-Matas se trouvent beaucoup d'artistes. La photographe Sophie Calle par exemple. Ou « le plus français des peintres italiens », Valerio Adami. Jadis ami de Wilfredo Lam et de Roberto Matta, apprécié par Derrida, Deleuze ou Lyotard, Adami, 76 ans, a tout lu de Vila-Matas. « J'ai supprimé la presse, je me plonge dans la littérature chaque matin. Cette lecture matinale est comme la marche d'approche qui conduit l'alpiniste à pied d'œuvre ».

Adami raconte le voyage en voiture qui lui a permis de découvrir celui qu'il considère comme « un double ». « C'était au bord du lac Majeur. Une conférence autour du thème de l'effacement. Vila-Matas a séduit tout le monde. » L'effacement.. Valerio Adami compare le travail de la gouache et la trace qu'elle laisse sur le papier à celui qui consiste à superposer ou emboîter des personnages ou des récits qui se répondent sans pour autant se répéter. Le tableau est une « une proposition complexe, où des expériences visuelles antérieures forment des combinaisons imprévisibles », dit-il. Et pour mieux s'expliquer il tend un exemplaire de *Dessiner*, une superbe réflexion sur sa propre démarche (Galilée, 2002).

On est saisi par les échos entre les univers. Exemples ? Adami. « Je voudrais pouvoir définir mon travail comme une peinture en prose. L'élan narratif est essentiel. Mais la forme modifie mes convictions et mes doutes » (Joyce ou Siméon ?), se demande Vila-Matas dans *Chet Baker*. Adami : « Dessiner en restant immobile (...). Il y a des fantaisies nocturnes qui envahissent notre imagination. Comme si l'image faisait un voyage » (Un voyage autour de sa chambre, comme chez Vila-Matas ?).

Adami encore : « Le moi aime s'effacer dans le nous. » Vila-Matas : « "Je m'appelle Erik Satie comme tout le monde". Cette phrase du compositeur m'a expliqué la relation entre le moi et l'autre. Comme si "être Satie" signifiait une façon de se dissoudre dans l'anonymat triomphal où l'unique serait la propriété de tous. »

Un critique décrit ainsi le travail d'Adami : « Derrière sa froideur apparente, on pourrait dire l'élégance un peu dandy de la forme, Adami cache inquiétude, nervosité, impatience. Cela se déchiffre encore mieux dans ses dessins qui procèdent à une introspection permanente de son travail, comme une sorte de journal intime » Meilleure définition pourrait-elle s'appliquer à Vila-Matas ? ■ F.L.N.



Keskili?

ENRIQUE VILA-MATAS

Un premier souvenir de lecture ?

Ivanhoé, de Walter Scott
(*Le Livre de poche*)

**Le chef-d'œuvre inconnu
que vous portez aux nues ?**

La Melodia del giovane
divino, de Carlo Michel-
staedter (philosophe italien,
1887-1910, texte non
traduit en français).

**Le chef-d'œuvre officiel
qui vous tombe des mains ?**

Les Hommes de bonne
volonté, de Jules Romains
(Robert Laffont, « Bouquins »)

**L'écrivain avec lequel vous
aimeriez passer une soirée ?**

Mes collègues, les chevaliers
de l'Ordre du Finnegans (des
auteurs espagnols, parmi
lesquels Antonio et Jordi
Soler, qui vénèrent
l'Ulysse de Joyce)

**Celui que vous aimez lire mais que
vous ne voudriez pas rencontrer ?**

Vilém Vok, auteur de le ne sais
pas (un écrivain et un livre
inventés par Vila-Matas...).

**Un livre récent que vous avez
envie de lire ?**

El Cuerpo en que nací, de Gua-
dalupe Nettel (« Le Corps dans
lequel je suis né », non traduit).

**Le livre qui vous a fait rater
votre station ?**

Chronotopes & Dioramas, de
Dominique Gonzalez-Foerster
(Dia Center for the Arts, 2010).

**Celui dont vous voudriez
être le héros ?**

Diles que son cadáveres,
de Jordi Soler (« Dis-leur
qu'ils sont des cadavres »,
non traduit).

**Celui qui vous réconcilie
avec l'existence ?**

Grâces leur soient rendues,
de Maurice Nadeau
(Albin Michel).

**Celui que vous avez envie
d'offrir à tout le monde ?**

Vies et opinions de Tristram
Shandy, de Laurence Sterne
(Tristram ou « GF »).

Celui qui vous fait rire ?

Le Troisième Policier,
de Flann O'Brien (Phébus,
« Libretto »).

**Celui dont vous aimeriez écrire
la suite ?**

Molloy, de Samuel Beckett
(Minuit)

**L'auteur que vous aimeriez
pouvoir lire dans sa langue ?**

Andrea Bajani, son roman
Ogni promessa (« Chaque
promesse », non traduit).

**Le livre que vous voudriez avoir
lu avant de mourir ?**

Contre la mort, de Liz
Themerson (une autre
invention de Vila-Matas...).

Votre endroit préféré pour lire ?

Dans un fauteuil, au lit,
sous le lit, etc.